

LE ROI LEAR,

DRAME EN QUATRE ACTES ET EN VERS,

(Imité de Shakspeare.)

Par MM. Frédéric Duhomme et Elie Sauvage.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 10 NOVEMBRE 1844.

PERSONNAGES.

LE ROI LEAR.
LE DUC D'ALBANIE, mari de Gonérille.
LE FOU du roi Lear.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOCESTER.
EDMOND, bâtard de Gloucester.
OSWALD, intendant de Gonérille.
GONÉRILLE, } filles du roi Lear.
RÉGANE, }
CORDELIA, }
UN CHEVALIER.
UN VIEILLARD.
UN OFFICIER de Cordélia.
CHEVALIERS, OFFICIERS, SOLDATS, suite du roi, etc.

ACTEURS.

MM. ROUVIÈRE.
CRETTE.
BOILEAU.
CHOTEL.
VORBEL.
BIGNON.
GRIMBERT.
M^{lle} CHAPUIS.
DUFOSSÉ.
YAMINI.
»
MM. DRAIN.
MOREL.

La scène se passe dans la Grande-Bretagne, dans la première moitié du v^e siècle.

ACTE PREMIER.

Le palais du duc d'Albanie.

SCÈNE 1^{re}.

LE COMTE DE KENT, LE COMTE DE GLOCESTER.

GLOCESTER.

Est-ce vous, comte, vous, sous ce déguisement?

KENT.

Moi-même; revenez de votre étonnement.
Avec ces haillons seuls je puis encor paraître
Dans ce palais qui fut celui du roi, mon maître,
Ici tout est changé depuis votre départ;
Leroi Lear n'est plus rien qu'un malheureux vieillard.

GLOCESTER.

Que m'apprenez-vous là?... Sur sa noble couronne
Qui donc aurait osé porter la main?

KENT.

Personne.

Le sceptre lui parut trop lourd pour ses vieux ans;
Il le remit lui-même aux mains de ses enfants.

GLOCESTER.

Impudent abandon que la raison condamne!

KENT.

A vous qui connaissez Gonérille et Régane,
Je vous laisse à penser quel fut en ce moment
Leur transport, leur délire et leur ravissement;
En quels termes pompeux et pleins d'extravagance
Eclata la fureur de leur reconnaissance.
Cordélia, leur sœur, hélas! ne trouva rien
Pour vanter un amour qu'elle sentait si bien;
Elle n'essaya point par des discours frivoles
De rendre un sentiment qui n'a point de paroles.
Le roi ne comprit pas ce silence éloquent;
Il crut sa fille ingrate, et soudain, révoquant
Les dons qu'en sa largesse il venait de lui faire,
Il l'éloigna de lui d'un regard de colère.

GLOCESTER.

Il n'aimait autrefois que sa Cordélia.

KENT.

Il est vrai ; mais alors mon vieux maître oublia
(Sans doute, sa raison par l'âge est affaiblie)
Un amour qui faisait le bonheur de sa vie.

GLOCESTER.

Et personne n'osa représenter au roi?...

KENT.

Un seul osa parler, Gloucester ; c'était moi....
Et le roi, furieux, me bannit de sa vue.

GLOCESTER.

Et sa fille, aujourd'hui, qu'est-elle devenue ?

KENT.

Pour obtenir sa main, le jeune roi des Francs
A la cour de Bretagne était depuis longtemps.
Il l'accepta sans dot avec reconnaissance ;
Et Cordélia règne au beau pays de France.

GLOCESTER.

Ce palais, le vieux roi ne l'a pas conservé ?

KENT.

Pour lui, de tous ses biens, il n'a rien réservé.
Cette maison royale est au duc d'Albanie
Avec qui Gonérille est maintenant unie.
Du duc d'York, Régane a couronné l'amour.
Chez ses filles, le roi doit vivre tour à tour
Avec cent chevaliers qui composent sa suite.

GLOCESTER.

A-t-on du moins pour lui les égards qu'il mérite ?

KENT.

A présent qu'on n'a rien à prétendre de lui,
Il n'est plus qu'un objet de fatigue et d'ennui ;
Et l'on ne cherche plus qu'un prétexte futile
Pour chasser de chez lui le vieillard inutile.
S'il se laisse tromper par cet habit menteur,
Je vais me proposer comme son serviteur....
Lear, à me condamner la bouche fut trop prompte :
Plus tard, tu me rendras justice. — Voilà, comte,
Pourquoi vous me voyez sous ce déguisement.

GLOCESTER.

Cher Kent, je vous suis gré d'un si beau dévouement.
— Mais le duc d'Albanie est-il aussi complice
De tant d'ingratitude et de tant d'injustice ?
Il avait l'âme noble et le cœur généreux.

KENT.

Ce n'est pas lui qui rend le vieux roi malheureux :
Les affronts qu'on lui fait, il les sent et les blâme ;
Mais il est sans pouvoir sur l'esprit de sa femme.
D'ailleurs, en ce moment, il est loin de la cour,
Et sans masque elle peut se montrer au grand jour.

GLOCESTER.

Mais Régane du moins aura pitié d'un père,
Et voudra consoler cette auguste misère.

KENT.

Je l'observe parfois — elle est ici — son cœur
Me paraît aussi dur que celui de sa sœur.

GLOCESTER.

Que deviendra-t-il donc ?

KENT.

Toute mon espérance
Repose maintenant sur la reine de France.
En voyant du vieillard s'assombrir l'avenir,
Du sort qui l'attendait j'ai dû la prévenir.
Son père à ses devoirs la trouvera fidèle.

GLOCESTER.

Oui, vous avez raison, il peut compter sur elle.
— Mais, comte, dites-moi, que fait-on à la cour ?

KENT.

On y passe en plaisirs et la nuit et le jour ;
Et votre Edmond, malgré son titre illégitime,
Auprès de Gonérille est en fort grande estime.
C'est un jeune homme habile et qui doit prospérer...
Mais voici les deux sœurs : il faut nous séparer.
Adieu.

GLOCESTER.

Je vais quitter ces habits de voyage.
Je reviendrai plus tard leur offrir mon hommage.

SCÈNE II.

RÉGANE, OSWALD, GONÉRILLE.

GONÉRILLE, à OSWALD.

Mon père aurait osé frapper mon écuyer!...
C'est toujours quelque affront qu'il me faut essayer :
C'en est trop ; il est temps que tout cela finisse.
Vous et vos compagnons, soyez dans son service
Tout aussi négligents que bon vous semblera.
Ne vous occupez pas de ce qu'il adviendra :
Je me charge de tout, vous n'avez rien à craindre.
J'aurai plaisir à voir s'il osera se plaindre !
Pourquoi nous faisait-il don de la royauté,
S'il voulait en garder toute l'autorité ?
De ses prétentions à la fin je suis lasse,
Et je veux désormais qu'il se tienne à sa place.
Quant à ces chevaliers qu'il fallut recevoir
Le jour où dans nos mains il remit le pouvoir,
Et dont j'ai trop longtemps supporté l'insolence,
Qu'on leur fasse sentir qu'ils sont sous ma puissance
Et que dans mon palais tout doit m'être soumis.

RÉGANE.

Y pensez-vous, ma sœur ; toucher à ses amis,
A ses vieux compagnons de plaisir et de guerre?...
Mais vous ferez sur vous éclater sa colère.

GONÉRILLE.

Oswald, souvenez-vous de mes ordres... Allez.

OSWALD.

Madame, il sera fait comme vous le voulez.

SCÈNE III.

RÉGANE, GONÉRILLE.

GONÉRILLE.

Voyez, ma sœur, à quoi vous devez vous attendre.

RÉGANE.

Il n'est rien en cela qui puisse me surprendre.
C'est un homme emporté, hautain, capricieux ;
Et nous en avons eu la preuve sous les yeux
Le jour qu'il a frappé d'un arrêt si sévère
Cette Cordélia, sa fille la plus chère.

GONÉRILLE.

Je ne suis pas d'humeur à souffrir que chez moi
Un vieillard en enfance ose faire la loi.
Si dans notre palais il est mal, qu'il en sorte.

RÉGANE.

Et que dirait le duc, votre mari ?

GONÉRILLE.

Qu'importe? —

D'ailleurs, les révoltés qu'il est allé punir
Longtemps, nous le savons, doivent le retenir.
— Mais laissons ce sujet... Ma sœur, tenez-vous prête :
Dans un de nos châteaux nous donnons une fête.
N'allez pas l'oublier.

RÉGANE.

Eh mais, en vérité,
Cette cour me paraît un séjour enchanté ;
Et de tous ses plaisirs je garderai mémoire.
Mille jeunes seigneurs s'y montrent dans leur gloire !...
Il en est un surtout qui porte sur son front
Un air si grand, si fier !...

GONÉRILLE.

Qui donc ?

RÉGANE.

Le jeune Edmond.

GONÉRILLE, avec embarras.

Je n'ai pas remarqué.

RÉGANE.

Mais c'est de l'injustice.

GONÉRILLE, à part.

Aurait-elle surpris ?... Oh ! je suis au supplice !

RÉGANE.

On doit à votre cour se disputer son cœur.
Ce jeune homme mérite un regard de ma sœur :
De cette indifférence il faut que l'on vous blâme.
Voyez plutôt... C'est lui.

GONÉRILLE, à part.

Que nous veut-il ?

SCÈNE IV.

RÉGANE, GONÉRILLE, EDMOND.

EDMOND, à GONÉRILLE.

Madame,

Un messager demande à vous entretenir.

(A voix basse.)

Demain, dit-il, demain le duc doit revenir.

GONÉRILLE, à part.

Déjà !

RÉGANE, à part.

Quelle pâleur s'étend sur son visage !...

GONÉRILLE, à part.

Le duc !... le duc !... Demain ?...

(Haut.)

Voyons donc ce message.

SCÈNE V.

RÉGANE, EDMOND.

RÉGANE.

Qui peut de notre sœur causer l'émotion ?

EDMOND.

Madame, je ne sais...

RÉGANE.

De la discrétion...

C'est fort bien.

EDMOND.

Pardonnez... mais je ne puis comprendre...

RÉGANE.

Le secret n'était pas difficile à surprendre.
J'ai des yeux ; je suis femme, et j'ai vu que ma sœur
Regardait quelquefois certain jeune seigneur...

EDMOND.

Qui pourrait exciter assez de sympathie
Pour avoir mérité ?...

RÉGANE.

C'est trop de modestie.

Au rang où vous vouliez en vain vous reléguer,
La belle Gonérille a su vous distinguer.
C'est glorieux pour vous, honorable pour elle.

EDMOND, à part.

Quel trouble dans sa voix ! Quel feu dans sa prunelle !

(Haut.)

Hélas ! il n'en est rien. Ce n'est point en effet
Pour un homme sans nom qu'un si beau rôle est fait.
Si toute ambition ne m'était pas ravie,
C'est d'un autre côté que mon âme éblouie...

RÉGANE, vivement.

Vous aimeriez ailleurs ?

EDMOND.

Oui, j'aime et sans espoir !

RÉGANE.

Il est bien malaisé de ne pas en avoir...

EDMOND.

Oui, quand on porte un nom qui n'est pas une offense ;
Quand on n'est pas flétri même avant sa naissance ;
Quand on peut en tous lieux paraître le front haut,
Sans craindre que chacun vous insulte d'un mot.
Heureux l'homme puissant qui peut vers une femme,
Si haute qu'elle soit, laisser aller son âme ;
Qui peut l'aimer sans crime et sans lui faire affront,
Même quand elle porte une couronne au front !

RÉGANE.

A ces puissants, Edmond, ne portez point envie ;
Leur grandeur fait souvent le tourment de leur vie.
Ils ne peuvent jouir d'aucune liberté.
Dans ses plus doux élan leur cœur est arrêté ;
Et, comme Prométhée, enchaîné sur le faite,
De ses liens dorés il s'indigne, et souhaite
Élever jusqu'à lui le cœur qui souffre en bas.

EDMOND.

Je sens qu'un tel bonheur ne m'arrivera pas.
Non, je ne suis point fait pour ce destin sublime :
Le malheur n'est pas prêt à lâcher sa victime.
Il m'a pris tout enfant dans mon triste berceau,
Il ne doit me quitter qu'aux portes du tombeau.

RÉGANE.

Chassez donc loin de vous ces sinistres pensées !
Vos souffrances un jour seront récompensées :
Il n'est point de malheur qui ne puisse finir ;
Ne désespérez pas, croyez à l'avenir.
Pour un cœur courageux il n'est rien d'invincible :
On peut avec le temps atteindre l'impossible.
Une force qu'Edmond semble trop ignorer
Lui permet d'oser tout et de tout espérer.

EDMOND.

Votre bonté, madame, est trop impitoyable.
Oh ! ne m'entraînez pas dans un rêve adorable !...
Insensé que je suis !... que sert-il d'approcher
D'un terme que jamais on ne devra toucher ?...
Je nourris sans espoir l'ardeur qui me dévore. —

Oh ! si j'étais aimé de celle que j'adore !
Transformé tout à coup par un si doux aveu,
J'aurais pour son bonheur la puissance d'un dieu.
Elle-même, avec joie, admirant son ouvrage,
Ne pourrait de ses yeux croire le témoignage.
Elle serait ma vie, et mon culte et ma loi :
Je voudrais voir le monde à ses pieds comme moi.
Ah ! si d'un mot d'amour... que dis-je?... je m'égarais...
Malheureux insensé ! l'abîme nous sépare...
Le vertige me prend... ma raison se confond...
Grâce pour moi, madame !...

(Il tombe à ses pieds et s'empare de sa main qu'elle lui abandonne.)

RÉGANE.

Assez, assez, Edmond.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VI.

EDMOND, seul.

Allons ! elle est à moi !... j'ai bien lu dans son âme...
J'admire, en vérité, comme une pauvre femme
Se laisse aisément prendre à quelques mots d'amour !
Pauvre oiseau qui se jette aux ongles de l'autour !
Moi, de l'amour ! .. non pas : mensonges et grimace !
Mon cœur, si grand qu'il soit, pour lui n'a point de place ;
Et je veux m'en servir, en cette occasion,
Comme d'un marche-pied pour mon ambition.
On m'appelle bâtard !... stupidité, sottise !
Je veux bien après tout celui qui me méprise.
Patience ! et bientôt des grandeurs du bâtard
Les plus ambitieux environent une part.
La fortune aide ceux dont l'audace l'étonne ;
Et je veux sur mon front porter une couronne.
J'en suis sûr maintenant, ce bonheur me viendra ;
Car pour toucher le but rien ne me coûtera.
Je les tiens toutes deux... Il faut qu'on les amène...
A se débarrasser d'un mari qui nous gêne.
Alors plus de barrière entre le trône et moi ;
Le bâtard disparaît sous le manteau du roi !...
L'une ou l'autre y viendra... Quand on chasse son père,
On peut de son époux aisément se défaire.
Oh ! les excellents cœurs !... un pauvre roi si vieux !
Par le ciel ! un bâtard ne pourrait faire mieux !...
Aimé par les deux sœurs ! c'est une frénésie.
Mais est-ce de l'amour ou de la jalousie ?
Eh ! qu'importe, pourvu qu'on puisse en profiter ?
C'est encore une chance, et je dois l'accepter.
O mon heureuse étoile ! à présent tu scintilles !...
Elles sont bonnes sœurs autant que bonnes filles...
De ces femmes l'amour doit être dangereux...
Oui, si pour mon malheur j'en étais amoureux...
Je suis, pour un bâtard, né dans un jour prospère.
L'avenir t'appartient, Edmond : espère, espère.

(Il sort en voyant le comte de Kent.)

SCÈNE VII.

KENT, puis LE ROI LEAR, CHEVALIERS, SUITE.

KENT.

Si je puis parvenir à déguiser ma voix,

Mes honnêtes projets réussiront, je crois.
Voici le roi qui vient.

LEAR, entrant.

Oui, cette promenade
A fait beaucoup de bien à ma tête malade.
Je sens un appétit... jamais je n'en eus tant.
Que je n'attende pas le dîner un instant.

(A Kent.)

Quel es-tu, toi, l'ami ?

KENT.

Seigneur, je suis un homme.

LEAR.

Et comment l'entends-tu, je te prie ?—On te nomme ?

KENT.

Caïus, tout simplement.

LEAR.

Et ta profession ?...

KENT.

Est d'être toujours moi dans toute occasion.
Quand l'amour filial lui-même est si peu stable,
Pour la fidélité je n'ai pas mon semblable.
Je hais tous les méchants, j'aime les gens de bien ;
Je trouve un grand plaisir dans un sage entretien.
Je suis, sans me flatter, d'une humeur assez douce,
Et ne me bats jamais, à moins qu'on ne m'y pousse.
Pour tout dire en un mot, vous trouverez en moi
Un joyeux compagnon, pauvre... comme le roi.

LEAR.

L'avarice, en ce cas, ne peut être ton vice ;
Et c'est toujours cela. — Que veux-tu ?

KENT.

Du service.

LEAR.

Et qui veux-tu servir ?

KENT.

Vous, seigneur.

LEAR.

Et pourquoi ?

Saurais-tu qui je suis pour vouloir être à moi ?

KENT.

Non, seigneur ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître ;
Mais je serais heureux de vous nommer mon maître.
Une chose est en vous, dont je suis enchanté.

LEAR.

Et cette chose, c'est ?...

KENT.

Un air de majesté !

LEAR.

Ce garçon-là me plaît.— Dis-moi, que sais-tu faire ?

KENT.

Je puis remplir l'emploi de tout homme ordinaire ;
Garder fidèlement un honnête secret ;
Courir le jour, la nuit, où mon maître voudrait ;
Rendre un message aisé sans trop m'en faire accroire,
Et gâter comme un autre une excellente histoire.

LEAR.

Quel âge as-tu ?

KENT.

Seigneur, je suis déjà trop vieux
Pour oser faire encore aux femmes les doux yeux.
Quelque quarante-huit ans me pèsent sur la tête.

LEAR.

Allons ! tu me parais un serviteur honnête ;
Je te garde avec moi ; ton humeur me convient.
Reste toujours ainsi... Va voir si mon fou vient :

Quand je ne le vois pas, je me sens mal à l'aise.

(A Oswald, qui ne fait que passer.)

Écoutez, vous, l'ami.

OSWALD.

Qu'il ne vous en déplaise...

(Il sort.)

LEAR, à l'un de ses chevaliers.

Que dit ce malheureux?... qu'il revienne à l'instant.

A-t-on vu?... quelle audace et quel air insultant!

Méchante et sottise engeance, imbécille cervelle!...

(Au chevalier, qui revient.)

Eh bien! que répond-il? Lorsque le roi l'appelle,
Pourquoi ne veut-il point revenir sur ses pas?

LE CHEVALIER.

Il m'a dit simplement qu'il ne le voulait pas.

LEAR.

Qu'il ne le voulait pas!

LE CHEVALIER.

A mon sens, Votre Altesse

N'est plus ici traitée avec la politesse,

Les soins et les égards qu'on lui montrait jadis.

Le zèle et l'amitié se sont bien refroidis :

Cela se voit d'abord.

LEAR.

Crois-tu ?

LE CHEVALIER.

Si je m'abuse,

Dans mon amour pour vous, seigneur, j'ai mon excuse.

Mais le devoir me dit de parler quand je voi

Bassement outrager mon seigneur et mon roi.

LEAR.

Tu m'en fais souvenir... j'avais eu cette idée;

Mais je l'avais toujours jusqu'ici regardée

Comme un simple travers d'imagination.

Je ne leur croyais pas mauvaise intention...

Non, je ne puis encor penser que Gonérille...

Je veux m'en assurer... Faites venir ma fille.

(A Oswald, qui repasse.)

Ah! c'est vous?... approchez. Qui suis-je, s'il vous plaît?

OSWALD.

Le père de la reine.

LEAR.

Audacieux valet!

Le père de la reine!... Insolent qui me brave!...

Apprends à respecter ton maître, vil esclave!

OSWALD.

Seigneur, je ne veux pas que l'on me traite ainsi.

LEAR.

Tu m'oses regarder?...

KENT, qui vient de rentrer, à OSWALD.

Malheureux, sors d'ici!

OSWALD.

Faites les impartants, oui, je vous le conseille!

Le lendemain toujours n'est pas comme la veille :

Aujourd'hui tel est roi qui mendra demain.

LEAR, à part.

M'insulter de la sorte?... est-ce donc à dessein?

KENT, à OSWALD.

Va-t'en! suis promptement l'avis que je te donne,

Ou bien, par tous les dieux! de ta lourde personne

Tu vas sur le pavé mesurer la hauteur.

(Oswald sort en haussant les épaules.)

LEAR, à KENT.

Je suis content de toi : merci, mon serviteur.

C'est bien.

SCÈNE VIII.

LEAR, LE FOU, KENT, SUITE.

LE FOU, à KENT.

A son service, ami, si tu t'engages,

Il faut en même temps que tu sois à mes gages.

Prends mon bonnet de fou.

LEAR.

Comment va, mon enfant?

LE FOU, à KENT.

Prends mon bonnet.

KENT.

Pourquoi?

LE FOU.

Tu n'es pas clairvoyant.

Va, tout fou que je suis, si j'étais à ta place,

Je ne servirais pas l'homme dans la disgrâce.

Devrais-tu donc avoir besoin de mes leçons?

(A Lear.)

Dis-moi, noncle, sais-tu pourquoi les limaçons

Sur leur dos ont le soin d'emporter leurs coquilles?

LEAR.

Pourquoi?

LE FOU.

C'est pour ne pas les laisser à leurs filles

Et rester exposés aux injures du temps.

LEAR.

Tu te moques de nous.

LE FOU.

Avoir quatre-vingts ans,

Et n'être pas plus sage!... ô misère!

LEAR.

Prends garde!

Je te ferai fouetter.

LE FOU.

Je t'admire!

(A Kent.)

Regarde

Comme il se donne encore un air d'autorité!

Mais demande-lui donc, par curiosité,

A combien peut monter le produit de ses terres.

LEAR.

Tu deviens bien malin.

LE FOU.

Et toi, tu ne l'es guères.

Avoir remis ton sceptre aux mains de tes enfants,

Comme un bâton de fer pour te frapper les flancs!...

Quand je songe aux douleurs que l'avenir t'apprête,

Je voudrais voir entrer la folie en ta tête.

LEAR.

Merci de tes souhaits : tu pourrais mieux choisir.

LE FOU.

Qu'il est heureux le fou qui perd le souvenir!

Il habite, joyeux, un monde imaginaire

Que n'entrevit jamais la raison du vulgaire;

Et, de tout ce qu'il voit, ébloui, transporté,

Il prend l'illusion pour la réalité.

Amant, il a revu sa maîtresse adorée;

Avare, il a repris sa richesse dorée;

Ambitieux, il tient ce qu'il n'espérait pas;

Père, il sourit au fils qui mourut dans ses bras;

Roi descendu du trône et n'ayant rien qui brille,
Il s'imagine encore être aimé par sa fille!

KENT.

Ce qu'il dit là, seigneur, n'est pas trop fou pour lui.

LE FOU.

Je suis à cette cour le seul sage aujourd'hui.
Les grands seigneurs, trouvant mes fonctions si belles,
Ont chassé la raison de leurs pauvres cervelles;
Et, pour me distinguer dans la foule entre tous,
J'ai dû me faire sage au milieu de ces fous.
— Mais chut! je vois venir ta chère Gonéville.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GONÉVILLE.

LEAR.

Ton front est soucieux : pourquoi cela, ma fille?

LE FOU.

Tu fus en d'autres temps un compagnon joyeux
Qui te souciais peu de son front soucieux :
Tu n'étais pas encor sous sa douce tutelle.
Mais à présent, dis-moi, ta valeur, quelle est-elle?
Je ne changerais pas mon sort avec le tien ;
Je suis un fou, c'est juste, oui, mais toi tu n'es rien.
Hélas! pauvre roi Lear!

(A Gonéville.)

Allons, je vais me taire,
Car mes discours n'ont pas le bonheur de vous plaire.

GONÉVILLE.

Ce fou n'est pas le seul qui se croit tout permis.
Ces nombreux chevaliers dans votre suite admis
Semblent se faire un jeu d'ébranler, à toute heure,
Des clameurs de l'orgie une auguste demeure,
Et pour leur insolence il n'est rien de sacré.
Ces abus scandaleux ont trop longtemps duré.
J'ai cru qu'il suffisait qu'on vous les fit connaître
Pour les voir à l'instant cesser et disparaître ;
Mais je me suis trompée, et je crains, entre nous,
Qu'ils ne soient approuvés et soutenus par vous.
Je me verrais contrainte, à mon regret extrême,
S'il en était ainsi, d'y mettre ordre moi-même ;
Et nul tort ne saurait par vous m'être imputé :
Il faudrait vous en prendre à la nécessité.

(Stupeur de roi Lear.)

LE FOU.

De l'homme et du serpent, oncle, tu sais l'histoire.

LEAR, à GONÉVILLE.

Êtes-vous notre fille?

GONÉVILLE.

Allons, veuillez m'en croire,
Seigneur, et servez-vous de la saine raison
Dont vous avez fait preuve en mainte occasion.
Défaites-vous aussi de cette humeur colère
Qui change depuis peu votre bon caractère.

LEAR.

Quelqu'un peut-il encor me reconnaître ici?...
Non, non, ce n'est point Lear qui parle et marche ainsi.
Mes yeux sont-ils ouverts?... Est-il vrai que je veille?
Mais alors il faut donc que ma raison sommeille...
Quel est celui qui peut dire ce que je suis?

LE FOU.

L'ombre de Lear.

LEAR.

Va-t'en! doute qui me poursuis.
Oui, j'ai dû croire à tort, d'après toute apparence,
Qu'à des filles jadis j'avais donné naissance...
Votre nom, ma princesse?

GONÉVILLE.

Ah! par grâce, seigneur,
Laissez là ces discours qui blessent notre cœur.
Vous êtes à présent d'une bizarrerie...
Prenez en bonne part mes conseils, je vous prie.
Écoutez la raison, mon père, et comprenez
Que ce sont des soucis que vous vous épargnez.
Diminuez un peu votre nombreuse suite :
La moitié vous suffit. Ne gardez plus ensuite
Que des hommes choisis, sensés et vertueux,
Qui sachent envers tous être respectueux.

LEAR.

Préparez mes chevaux... Vengeance!.. O Gonéville!
Appelez tous mes gens... Va, tu n'es point ma fille.
Je ne te ferai plus désormais d'embarras :
Régane est encor là qui me tendra les bras.

GONÉVILLE.

Peut-être que ma sœur aura plus d'indulgence.
Quant à moi, j'ai fait voir assez de patience.
Il faut un terme à tout.

LEAR.

O l'insensé vieillard!

Oh! malheur à celui qui se repent trop tard!
— Misérable, tu mens! oui, tous ceux de ma suite
Sont des gens sans reproche et d'un rare mérite,
Qui savent respecter leur propre dignité,
Et remplir leurs devoirs avec fidélité...
Cordélia, pourquoi ta faute si légère
Parut-elle si grave à ton injuste père?
Quel pouvoir inconnu me jeta hors de moi,
Et chassa de mon cœur tout mon amour pour toi?

(Il se frappe le front.)

Front maudit qui laisses pénétrer la folie
Et sortir la raison!... Partons, je vous supplie.

LE FOU.

Oncle, console-toi : voilà de grands malheurs!...
Nous irons tous les deux chercher fortune ailleurs.

LEAR.

Supprimer d'un seul coup la moitié de ma suite!
Malheur!... en sommes-nous arrivés là si vite?
Eh bien! soit... insensé!... je suis honteux de voir
Que tu puisses encor jusque-là m'émouvoir,
Et tirer de mes yeux de ces larmes amères
Que, malgré moi, je sens inonder mes paupières.
O mes yeux! si jamais il m'en arrive autant,
Je jure que ma main vous arrache à l'instant...
Mais va, je suis tranquille... une fille me reste...
Elle est bonne, elle est tendre; et, je te le proteste,
Quand elle connaîtra tes traitements affreux,
Elle déchirera ton visage odieux.

GONÉVILLE.

Puisque vous connaissez ma sœur si généreuse,
Seigneur, qui vous retient en ce lieu?

LEAR.

Malheureuse!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, RÉGANE.

RÉGANE.

Je suis aise, seigneur, de vous trouver ici.

LEAR.

Je le crois : je voudrais, s'il n'en était ainsi,
Faire divorce avec le tombeau de ta mère,
Car il n'enfermerait qu'une cendre adultère...
O Régane!... ta sœur... pour prix de tant d'amour!...
M'ôter mes chevaliers!... me chasser de sa cour!
Ma raison!... ma raison!... Je puis parler à peine...
O Régane!... mon âme est encore trop pleine...
Tu ne croiras jamais que ton indigne sœur...
La misérable!...

RÉGANE.

Allons, modérez-vous, seigneur.
Vous pourriez bien plutôt oublier ses mérites
Que ma sœur ses devoirs.

LEAR.

Ai-je entendu?.. vous dites?..

RÉGANE.

Si par hasard ma sœur a voulu réprimer
Des désordres honteux qu'on n'ose pas nommer,
C'était par un motif si pur, si légitime,
Que, loin de l'en blâmer, il faut qu'on l'en estime.

LEAR.

Et moi, je la maudis.

RÉGANE.

Ah! mon père, arrêtez!

Ces outrages sanglants ne sont pas mérités.
Ma sœur ne prétend point vous chasser, j'en suis sûre.
Restez, et faites-lui l'aveu de votre injure.

LEAR.

Demeurer chez ta sœur! lui demander pardon!
Mais tu n'y penses pas, ma fille... Mais vois donc
Comme il serait séant que j'allasse lui dire:
J'avais tort; prends pitié d'un vieillard en délire.
Je ne suis bon à rien : je viens tendre la main;
Je demande à genoux un morceau de ton pain.

RÉGANE.

On connaît les respects qui sont dus à votre âge...
Demeurez chez ma sœur.

LEAR.

Après un tel outrage!...

Dieux que nous adorons, vengez-moi! vengez-vous!
J'abandonne sa tête à tout votre courroux.

RÉGANE.

La colère sur vous, mon père, a trop d'empire;
Et je crains qu'à mon tour vous n'alliez me maudire.

LEAR.

Non, Régane, jamais je ne te maudirai;
Tu n'as point, toi, ma fille, un cœur dénaturé.
Ton amour guérira ma profonde blessure.
Son regard m'épouvante et le tien me rassure.
Oh! non, ce n'est pas toi, Régane, assurément,
Qui voudrais m'affliger aussi cruellement.
Ton père peut compter sur ta reconnaissance:
C'est de lui, tu le sais, que tu tiens la puissance...
Mais elle!... tiens, vois donc ses regards insolents!
Elle ne rougit point devant mes cheveux blancs,
Et semble à m'insulter prendre un plaisir barbare.

RÉGANE.

Mon père, croyez-moi, le soupçon vous égare.
Demeurez chez ma sœur jusqu'au temps convenu,
Puis alors à ma cour soyez le bienvenu.

LEAR.

Plutôt dans un désert finir mon existence!...
Demeurer chez ta sœur!... Ce bouillant roi de France
Qui de ma jeune fille est devenu l'époux,
J'aimerais mieux aller, tombant à deux genoux,
Lui demander de quoi soutenir une vie
Que le ciel qui m'entend m'aura bientôt ravie.

GONÉRILLE.

Ce choix ne sera point par nous contrarié.

LEAR.

Oh! ne me rends pas fou, ma fille, par pitié...
Je serai patient, puisque l'on m'y condamne.
Mes chevaliers et moi nous irons chez Régane.

RÉGANE.

Tous ensemble jamais je ne vous recevrai.
Puis ce n'est pas mon tour, et rien n'est préparé.
Cédez à Gonérille, et soyez raisonnable.

LEAR.

Ce langage, ma fille, est-il bien convenable?

RÉGANE.

J'ose le soutenir; seigneur, réfléchissez...

GONÉRILLE.

Cinquante chevaliers, n'est-ce pas bien assez?
Voulez-vous d'un palais faire une hôtellerie?

RÉGANE.

Quand vous viendrez chez moi, mon père, je vous prie,
N'amenez avec vous que vingt-cinq de vos gens.

LEAR.

Je vous ai donné tout.

GONÉRILLE, à part.

Il en était bien temps.

LEAR.

De l'État en vos mains j'ai remis la conduite
A la condition de garder pour ma suite
Cent de mes vieux amis, et pour entrer chez toi
Je n'en puis conserver que vingt-cinq avec moi.
C'est là, si je comprends, ce que tu dis, ma fille?

RÉGANE.

Oui, seigneur.

LEAR.

J'aime mieux rester chez Gonérille;
Elle me laisse au moins cinquante chevaliers.

GONÉRILLE.

Eh! qu'avez-vous besoin de vingt-cinq officiers,
De dix, même de cinq?... C'est pur enfantillage,
Puisqu'il en est chez moi quatre fois davantage
Qui sans cesse de vous, mon père, prendront soin.

RÉGANE.

Qu'est-il besoin d'un seul?

LEAR.

Tu parles de besoin?...

Qui n'a du superflu?... réponds-moi : la nature
Exige-t-elle donc cette riche parure
A laquelle, il est vrai, ton rang te donne droit,
Mais qui ne pourrait pas te défendre du froid?
Hélas! il est pour moi, dans cette circonstance,
Un besoin plus pressant, et c'est la patience!...
Si c'est vous, dieux puissants, qui mettez dans leurs seins
Ces sentiments ingrats, ces farouches desseins,

Mettez la fermeté dans le cœur de leur père ;
 Inspirez-moi du moins une noble colère,
 Et ne permettez pas qu'au sein de mes malheurs
 Il puisse de mes yeux couler d'indignes pleurs.
 J'aurais trop à rougir... Filles dénaturées,
 Oh ! je me vengerai, soyez-en assurées.
 Je ne sais pas comment ; mais ma juste fureur
 Dans l'univers entier jettera la terreur.
 Vous vous imaginez peut-être que je pleure :
 Non, je ne pleure pas... regardez... Que je meure,
 Que mon âme se brise avant ce dernier coup.

(Au fou.)

Suis-moi, mon pauvre enfant... Oh ! j'en deviendrai fou !
 (Fausse sortie. — Tonnerre lointain.)

GONÉRILLE.

Qu'il aille à l'aventure au gré de son caprice.

LE FOU.

Nous verrons si là-haut il est une justice.

LEAR, revenant.

Non, nous ne pouvons pas nous séparer ainsi.
 Vous êtes mes enfants : serez-vous sans merci ?
 J'eus tort de me laisser aller à la colère ;
 Mais je suis vieux, et l'âge aigrit le caractère,
 Car les douleurs sur nous fondent de toutes parts.
 De même qu'aux enfants on pardonne aux vieillards.
 Raisonçons : dites-moi, puis-je, en bonne justice,
 Renvoyer sans pudeur, après tant de service,
 De braves officiers, si bons pour leur vieux roi,
 Et qui n'ont, vous savez, de ressource qu'en moi.
 Hélas ! quand on est vieux l'on ne peut plus rien faire ;
 Et si vous les chassez ils mourront de misère.

GONÉRILLE.

Ils l'auront mérité.

LEAR.

Mais je ne le veux pas.

Je n'augmenterai point le nombre des ingrats...
 — Allons, n'en parlons plus, n'est-ce pas, Gonérille ?
 Tous mes anciens amis resteront chez ma fille.

GONÉRILLE.

Je n'en garderai pas un seul dans ma maison.

LEAR.

Régane, tu l'entends.

RÉGANE.

Gonérille a raison.

Vos gens sont détestés.

LEAR.

Oui, mais moi, je les aime,
 Et les chasser d'ici, c'est me chasser moi-même.

RÉGANE.

Seul nous vous recevrons toujours avec plaisir.

GONÉRILLE.

Entre vos gens et nous, c'est à vous de choisir.

(Coups de tonnerre.)

LEAR.

O nature ! entends-moi dans mes douleurs profondes.
 Devais-tu rendre un jour ces deux femmes fécondes ?..
 Condamne-les, nature, à la stérilité.
 Que jamais de leur sein maudit et détesté
 Il ne sorte un enfant qui leur dise : Ma mère !
 Mais, si tu ne dois pas exaucer ma prière,
 Rends leur enfant hideux, contrefait et méchant ;
 Que pour elles il soit un supplice vivant ;
 Que sur ces jeunes fronts il imprime des rides ;
 Qu'il fasse chaque jour couler leurs pleurs arides ;
 Qu'il n'ait que du mépris pour payer leur amour,
 Afin que leur cœur saigne et comprenne à son tour
 Combien l'ingratitude est chose plus amère
 Que le poison mortel que darde la vipère !
 — Allons, partons, partons.

(Il sort d'un air désespéré.)

LE FOU.

Noncle Lear, attends-moi :

Partout ton pauvre fou veut suivre son vieux roi.

(Il le suit.)

SCÈNE XI.

RÉGANE, KENT, GONÉRILLE.

(La nuit commence à tomber. — Tonnerre lointain.)

KENT, à GONÉRILLE.

Ayez pitié de lui ! voyez, la nuit s'avance,
 L'éclair brille, le vent souffle avec violence.
 Un orage effrayant va bientôt éclater,
 Un vieillard comme lui n'y pourrait résister...
 Entendez-vous déjà le bruit de la tempête ?

GONÉRILLE.

Quel magnifique temps pour une nuit de fête !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une forêt. A droite de l'acteur, un palais ; à gauche, une cabane.

SCÈNE I^{re}.

(Il fait nuit. Orage épouvantable : pluie, éclairs, tonnerre.)

Voix chantant dans le palais.

Que le ciel en colère

Sur nous

Promène son tonnerre

Jaloux :

Narguant les vents, la foudre,

Buvons !

Tombe le globe en poudre !

Chantons !

Qui charme cette vie

D'un jour ?

C'est le vin, la folie,

L'amour ;

L'amour qui nous révèle
Les dieux ;
L'amour vie éternelle
Des dieux.

(Edmond et Gonéville paraissent sous la galerie du palais.)

GONÉVILLE.

Oh ! parle-moi d'amour !... Ta voix enchanteresse
Me ravit jusqu'aux dieux ; et sa magique ivresse
Endort les souvenirs qui torturent mon cœur,
Et me verse l'oubli, ce suprême bonheur.
Tu ne me réponds pas, mon Edmond ? Quel nuage
Semble passer ainsi sur ton noble visage ?
Quand tout rit près de nous, quand je presse ta main,
Qui peut donc t'attrister ?

EDMOND, d'un air sombre.

Le duc revient demain.

GONÉVILLE.

Eh ! qu'importe le duc ?.. N'est-ce pas toi que j'aime ?

EDMOND.

Oh ! je voudrais en vain le cacher à moi-même...
Mais ce duc qui revient demain, c'est votre époux ;
Et ce duc, je le hais, ce duc, j'en suis jaloux !

GONÉVILLE.

Mais je ne l'aime pas.

EDMOND.

Mais il est votre maître...

Cet amour il ne peut tarder à le connaître.
Oh ! je ne songeais plus qu'il devait arriver...
La mort, cent fois pour vous je saurais la braver ;
Mais vivre loin de vous quand ma vie est la vôtre ;
Mais vivre en vous sachant entre les bras d'un autre,
Oh ! c'est une torture au-dessus de la mort !...
Et voilà l'avenir que me garde le sort !...
Pour moi seul le malheur, mon unique héritage.
Laisse-moi contempler encor ta douce image,
Gonéville, et reçois mes éternels adieux.

GONÉVILLE.

Ne parle pas ainsi... nous séparer, grands dieux !
Oh ! jamais !

EDMOND.

Il le faut.

GONÉVILLE.

Non, non ; c'est impossible.

Ne plus te voir, Edmond, ce serait trop horrible.
Que faire ?... N'est-il pas, dis-moi, quelque moyen
Qui puisse nous unir pour toujours... Cherche bien !

EDMOND.

Je n'en connais aucun. — Adieu, ma noble reine,
Dans l'exil douloureux où le destin m'entraîne,
J'emporterai du moins un heureux souvenir,
Et qui resplendira sur mon sombre avenir.

GONÉVILLE.

Tu ne partiras pas... toi, me quitter !... Ecoute,
Il n'est nul sacrifice au monde qui me coûte.
Fallût-il m'exposer à l'opprobre, à la mort,
Je suis liée à toi ; ton sort sera mon sort.

EDMOND.

Gonéville, il vaut mieux que je sois seul victime...
Oh ! non, je ne veux pas souiller ta main d'un crime...

GONÉVILLE.

Un crime !... que dit-il ?

EDMOND.

Régane vient vers nous.

GONÉVILLE.

De mon bonheur je sens que son cœur est jaloux.
Mais vous ne l'aimez pas, Edmond ?...

EDMOND.

Pouvez-vous croire ?...

SCÈNE II.

GONÉVILLE, EDMOND, RÉGANE.

RÉGANE, à part.

De son amour, ma sœur semble se faire gloire.

EDMOND, regardant l'orage.

Que la nature est belle en ce désordre affreux !
Qu'il est doux de pouvoir, à l'exemple des dieux,
Une coupe à la main, des roses sur la tête,
Mêler des chants d'amour au bruit de la tempête !

GONÉVILLE.

Plus les dangers sont grands, plus les plaisirs sont doux.

RÉGANE, bas à Edmond.

Vous lui parliez d'amour.

EDMOND, de même.

Je ne pensais qu'à vous.

GONÉVILLE, bas à Edmond.

Ne me trahissez pas...

EDMOND, de même.

A toi seule est mon âme.

RÉGANE.

Elle vous aime, Edmond.

EDMOND.

Eh ! qu'importe, madame ?

GONÉVILLE.

Elle est belle, ma sœur !

EDMOND.

Non pas auprès de toi.

RÉGANE.

Ses yeux sont dangereux.

EDMOND.

Non pas quand je vous voi.

GONÉVILLE.

Ne la regardez pas, Edmond, d'un air si tendre.

RÉGANE, à part.

Il faut les séparer.

(Haut. — On entend la musique.)

Les chants se font entendre ;
On nous attend ; rentrons prendre place au festin.

EDMOND, à part en sortant.]

Que faire ?... que choisir ?... Fions-nous au destin.

(Reprise du chœur. — Grand coup de tonnerre.)

Que le ciel en colère

Sur nous

Promène son tonnerre

Jaloux.

SCÈNE III.

LE FOU, LEAR, KENT.

LEAR, tête nue, et les vêtements en désordre.

Ouragans déchainés, ruez-vous sur les mondes ;
Cataractes des cicux, versez toutes vos ondes ;
Océans débordés, dans vos flots dévorants,
Engloutissez la terre avec ses habitants !
Éclairs, brûlez ma tête ; et toi, bruyant tonnerre,
Dont les coups redoublés font tressaillir la terre,
Fais voler à ma voix le vieux globe en éclats :
Détruis tout germe impur qui forme les ingrats !

LE FOU, grelotant.

Cette nuit n'a pitié ni du fou ni du sage.

LEAR.

Tempêtes, ouragans, épouvez votre rage,
Epanchez vos torrents et de pluie et de feu,
Ne me ménagez point, éléments furieux.
Éclate sur mon front, ô toi, foudre qui brilles !..
Vous ne me devez rien : vous n'êtes point mes filles.
Je ne puis après tout vous nommer des ingrats ;
Je ne vous ai jamais fait don de mes États.
Aussi faites de moi tout ce qui peut vous plaire :
Le vieillard faible et nu s'offre à votre colère...
Et pourtant, j'aurais bien le droit, en vérité,
De vous maudire tous pour votre lâcheté,
O vous qui, dans vos jeux cruels, impitoyables,
Vous liguez sans pudeur avec deux misérables,
Et choisissez pour but de vos injustes coups
Une tête aussi blanche !.. Oh ! c'est honteux à vous !

KENT, au roi, en lui montrant la cabane.

Entrez ici : c'est trop exposer votre tête

A ce ciel en courroux. Quelle horrible tempête !
Mettons-nous à l'abri... Nul homme, croyez-moi,
Ne saurait supporter tant de maux et d'effroi.

LEAR.

Que les dieux tout-puissants fassent dans leur colère
Sur leurs vrais ennemis éclater ce tonnerre.
Cache-toi, malheureux qui gardes dans ton sein
Des crimes ignorés !... tremble, lâche assassin !
Fuis avec tes remords, hypocrite, parjure,
Inceste, dont le crime outrage la nature !
Vous tous, forfaits marchant dans votre impunité
Qui fuyez du grand jour l'implacable clarté !
Déchirez votre voile, implorez votre grâce,
Car c'est vous, c'est vous seuls que la foudre menace...
Pour moi, pauvre vieillard qui bientôt dois mourir,
J'ai souffert plus de maux que je n'en fis souffrir.

KENT.

Quoi ! nu-tête, seigneur !.. Voyez cette chaumière.
Entrons-y tous les trois... Cédez à ma prière.

LE FOU.

Un fou, nonce, est-ce noble ou bien manant ? dis-moi.

LEAR.

Un fou, mon pauvre enfant, c'est un roi, c'est un roi !

LE FOU.

Non, le fou c'est celui qui vend son coin de terre
Pour anoblir un fils qui rentra son père.

LEAR.

Je sens que mon esprit commence à se troubler.

(Au fou.)

Comment vas-tu ? le froid te fait aussi trembler ?..

(Il lui met son manteau sur les épaules.)

Où prendre un peu de paille ?.. Entrons dans cette grange...
L'état où nous réduit le besoin est étrange,
N'est-ce pas, mon enfant ? il nous rend précieux
Ce qui semblait jadis méprisable à nos yeux.

LE FOU.

Tu deviens philosophe.

KENT.

Entrez, je vous en prie.

LEAR.

Laisse-moi, laisse-moi... Cet orage en furie
Te semble en ce moment un malheur sans égal.
Oui, pour toi cet orage est sans doute un grand mal.
Mais celui dont le cœur couve une peine amère
Ne peut plus ressentir une douleur légère.
Qu'un lion te poursuive, aussitôt tu fuiras :
Mais qu'il vienne à rouler au-devant de tes pas
Une mer à la voix terrible et mugissante,
Tu reviendras, saisi d'horreur et d'épouvante,
Affronter ce lion que d'abord tu fuyais.
Le corps est délicat lorsque l'âme est en paix.
Mais, vois-tu, la tempête en moi-même amassée
N'a laissé dans mon cœur qu'une seule pensée...
Mes filles !.. Ce forfait est-il d'un cœur humain ?
C'est comme si ma bouche allait mordre ma main
Parce que cette main lui tend sa nourriture.
— Je ne veux plus pleurer. — Dans cette nuit obscure,
Par cet orage affreux me repousser ainsi !
Fermer sur moi leur porte, et me jeter ici !
— Sévis sur moi, tempête ! — En une nuit semblable !
Régane, Gonérille !.. Oh ! c'est inconcevable.
Mais les dieux puniront ce crime révoltant.
— A votre bon vieux père et qui vous aimait tant !
Qui vous a tout donné !.. Non, que cette pensée
De mon cœur oppressé soit pour toujours chassée.
C'en est trop, je le sens, si je m'y laisse aller
Elle me rendra fou... je n'en veux plus parler.

(L'orage redouble. — Deux mendiants passent au fond, et s'abritent sous un rocher.)

Pauvres infortunés, semés sur cette plage,
Qui greloitez au bruit des vents et de l'orage,
Que je vous plains ! Comment vos têtes sans abris,
Comment vos membres nus par le jeûne amaigris,
Vos membres mal couverts de lambeaux misérables,
Font-ils pour résister à des saisons semblables ?
— Oh ! je n'ai point assez réfléchi sur cela ! —
Oui, ton meilleur remède, ô luxe, le voilà.
Regarde ; et, s'il est vrai que les malheurs des autres
Ne nous touchent qu'autant qu'ils ont été les nôtres,
Viens souffrir un seul jour avec les malheureux ;
Puis tu prendras plaisir à répandre sur eux
Les biens que tu jetas à ton moindre caprice,
Et tu feras du ciel absurdement la justice.

(Kent frappe à la porte de la cabane. — Reprise du chœur.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

On vient... des malheureux égarés dans ce bois
Au milieu de la nuit... Entrez.

KENT.

Qui que tu sois,
Auprès de ton foyer fais-nous un peu de place.

LE ROI LEAR.

Pour ce pauvre vieillard prépare un lit, de grâce,
Et des vêtements secs.

LE VIEILLARD.

Je ne possède rien.
Ce toit et cette paille, hélas ! c'est tout mon bien :
Je n'ai pour vêtements que ces pauvres guenilles.

LEAR.

Aurais-tu donc aussi donné tout à tes filles?...
T'auraient-elles réduit à cette extrémité ?
N'as-tu conservé rien, leur as-tu tout jeté ?

LE FOU.

Il a fort à propos gardé sa couverture.

LEAR.

Que les dieux, pour venger les droits de la nature,
Sur tes filles, vieillard, versent à pleines mains
Les fleaux réservés aux crimes des humains.

KENT.

Ce malheureux n'a point de filles, mon cher maître.

LEAR.

Point de filles, dis-tu !... Par la mort ! réponds, traître :
Qui peut l'avoir réduit en un pareil état
Sinon la trahison de quelque enfant ingrat ?
C'est, à ce qu'il paraît, aujourd'hui la coutume
Que, dépourillés de tout, abreuvés d'amertume,
Les pères dans leur sang ne voient plus de pitié.
Mais nous eûmes un tort durement expié :
Nous avons engendré ces filles sanguinaires,
Pélicans affamés qui dévorent leurs pères.

LE FOU.

Pour peu que la nuit dure, il est sûr et certain
Que nous serons tous fous avant demain matin.

LEAR.

Il faut que cela soit... Je veux à l'instant même
Les appeler devant ce tribunal suprême.

(Au Fou, en lui montrant une escabelle.)

Savant juge, assieds-toi, voici ton siège.

(Au vieillard.)

Et toi,

Mon sage conseiller, prends place auprès de moi.
— Eh bien ! répondez donc, infâmes, malheureuses !
Ah ! vous demeurez là muettes et honteuses.
Osez donc soutenir mes regards seulement.

KENT.

Seigneur, seigneur, sortez de cet égarement.
Un instant de repos vous serait nécessaire.

LEAR.

Oui, mais auparavant finissons cette affaire.
Leur procès avant tout... Appelez un témoin.
Juges, asseyez-vous.

LE FOU, se prêtant à la folie du roi.

Procédons avec soin.

Coupables, paraissez devant nous.

LEAR.

Que l'aînée

Devant le tribunal soit d'abord amenée.
C'est Gonériille... Eh bien, j'affirme par serment
À cette auguste cour qui la juge et m'entend,
Que ce monstre, malgré la pluie et le tonnerre,
A chassé comme un chien le pauvre roi, son père.

LE FOU.

Que répondez-vous, femme ? Allons, avancez là.

LEAR.

Elle ne pourra pas désavouer cela.

Tenez, voyez cette autre : en son regard livide
On devine aisément son âme parricide.
Elle veut en fuyant éviter mon regard...
Juges, arrêtez la !... des armes... un poignard !...
Quoi ! la corruption ici même se glisse !
Juge inique, est-ce ainsi que tu me rends justice ?
Pourquoi l'as-tu laissée échapper à mes coups ?

KENT.

Modérez-vous, seigneur, et revenez à vous.
Hélas ! qu'avez-vous fait de votre patience ?

LEAR.

Quant à toi, j'ai besoin de toute ta science :
Viens disséquer Rogane.

KENT.

Apaisez-vous, seigneur.

LEAR.

Voyons les éléments qui composent son cœur,
Et quelle cause a pu le rendre impitoyable.

KENT.

Reposez.

LEAR.

Tiens... vois... oh !...

(Il pousse un cri comme effrayé de ce qu'il voit, et tombe épuisé de fatigue.)

KENT.

Ciel ! sois-nous secourable !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GLOCESTER.

GLOCESTER, à KENT.

Qu'avez-vous fait du roi ?

KENT.

Regardez, le voilà.

Mais ne le troublez pas : la raison n'est plus là.

GLOCESTER.

Pas un instant à perdre... il faut fuir au plus vite
Ses deux filles bientôt seront à sa poursuite.

KENT.

Pourquoi?... Vous m'effrayez.

GLOCESTER.

Il arrive à l'instant

Au palais d'Albanie un message important.
Des projets de ses sœurs, par vos soins informée,
Cordélia revient en tête d'une armée.

(Montrant le roi.)

Sa vie est en vos mains... une litière est là.
Portez-le dans les bras de sa Cordélia.

LE FOU, avec joie.

Ma maîtresse ! elle arrive ! Oh ! la bonne nouvelle !
Le printemps n'est pas loin quand revient l'hirondelle !

KENT, réveillant le roi.

Venez, des bras chéris s'ouvrent pour vous presser
Mon cher maître, venez.

LEAR.

Laissez-moi reposer.

Où pourrions-nous trouver une place meilleure ?

KENT.

Le temps presse, seigneur ; il faut partir sur l'heure

LEAR, se levant.

Où me conduisez-vous ?

KENT.
Bientôt vous le saurez.

LEAR.

Allez, faites de moi tout ce que vous voudrez.

(Ils sortent. — Reprise du chœur.)

Narguant les vents, la foudre,
Buvons !
Tombe le globe en poudre,
Chantons.

[Rires bruyants venant du palais. — Éclair, tonnerre. — La toile tombe.]

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Intérieur d'une tente dans le camp de Cordélia.

SCÈNE I^{re}.

LE COMTE DE KENT, UN OFFICIER DE CORDÉLIA.

KENT.

Grâce au ciel, le roi Lear est maintenant sauvé.
Sans plus de dangers pour lui, car il est arrivé
dans un lieu de refuge, au milieu d'une armée
qui l'amène à son secours sa fille bien-aimée.
Lear nous a poursuivis jusqu'aux portes du camp.
Pour son roi Gloucester a versé tout son sang ;
Et le malheureux fou qu'aimait tant mon vieux maître
a par les mains d'Oswald péri aussi peut-être.
Mais les jours vont sur nous se lever plus heureux,
Puisqu'ici nous trouvons un cœur si généreux.
Comme Cordélia, fille sainte et sublime !
Je ne connaissais bien : ton âme magnanime
publie avec grandeur l'outrage qu'on lui fait,
Et garde seulement souvenir du bienfait.
Le roi n'a rien perdu de ton amour auguste.
Et tu l'aimais d'autant plus qu'il était plus injuste.

L'OFFICIER.

Mon amour pour son père, en effet, a semblé
s'écarter avec les maux dont il est accablé.
Il eût fallu la voir, seigneur, à la nouvelle
d'un crime de ses sœurs, et de la nuit cruelle
que vous avez passée au milieu des forêts !
Ses larmes ont d'abord inondé ses beaux traits.
Mais, songeant au bonheur qu'elle allait bientôt ren-
contrer ce pauvre vieillard, un souris doux et tendre [d'oreille]
se jouait sur sa bouche et semblait ignorer
ces larmes que ses yeux ne pouvaient dévorer.
Sur son visage, à mon gré, n'eût jamais tant de charmes
que n'en donnaient au sien ce sourire et ces larmes.
Son père, — disait-elle, eh quoi ! pendant la nuit,
au fort de la tempête, en cet état réduit !
Et ce crime sans nom pèrissait la mémoire,
et tu bien à la pitié l'on ne voudra plus croire...
Mais elle a tout à coup, pour soulager son cœur,
se renferma seule avec sa douleur.

KENT.

Malheureuse fille ! les dieux — il y va de leur gloire —
pour te récompenser te doivent la victoire.
Le soin de les venger dans tes mains est remis.
— Mais, seigneur, dites-moi, que font vos ennemis ?

L'OFFICIER.

Un messager sur l'heure est venu nous apprendre
qu'ils accouraient en hâte, espérant nous surprendre,

Nous ne tarderons pas à les apercevoir,
Et nous sommes tout prêts à les bien recevoir.
— Mais où donc est le roi, seigneur?... la reine espère
qu'elle pourra bientôt embrasser son vieux père.

KENT.

Il ne veut pas la voir.

L'OFFICIER.

Pourquoi?... qui le retient ?

KENT.

La honte. — Quand parfois la raison lui revient,
Un souvenir amer l'assiège... Il se rappelle
Combien il fut injuste et cruel envers elle ;
Et sa fille à présent lui cause de l'effroi.

L'OFFICIER.

(Cris au dehors.)

Entendez-vous ces cris ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEAR se débattant contre deux hommes.

LEAR.

Laissez-moi, laissez-moi !
Volons à son secours... je ne veux pas qu'il meure !
Mon fou !.. l'entendez-vous qui m'appelle et qui pleure ?
(A Kent.)

Qu'allons-nous devenir à présent tous les deux ?
Nous ne reverrons plus ce compagnon joyeux,
Qui, lorsque de douleur nos âmes étaient pleines,
Souvent par un bon mot savait calmer nos peines.
Pauvre enfant ! il est mort, mort avant son vieux roi ;
Il est mort, lui mon fou qui fut si bon pour moi !...
Mépris, cent fois mépris aux hommes de notre âge !
Aujourd'hui c'est le fou qui fait rougir le sage.

L'OFFICIER.

Sa douleur me fait mal.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE FOU.

LE FOU.

(Il arrive les habits en désordre et tenant une corde à la main.)

Non, ton fou n'est pas mort.
Noncle, console-toi ; va, nous rirons encor.

LEAR.

Est-ce toi, mon enfant ?.. Oh ! viens que je t'embrasse!

LE FOU.

C'est moi que tu pleurais ?

LEAR.

Ils t'auraient donc fait grâce ?
Je leur pardonne tout, puisque tu m'es rendu.

LE FOU.

Noncle, tu vois un fou qui vient d'être pendu.

LEAR, commençant à se troubler.

L'auraient-ils bien osé ?

LE FOU, montrant sa corde.

Tiens, en voici la preuve.

La corde, tu le vois, est encor toute neuve.
Je la garde : elle peut me servir quelque jour,
Et ce pendard d'Oswald peut-être aura son tour.

LEAR.

Tu t'es donc échappé des griffes des corsaires ?...
Mais j'armerai contre eux mes quatre-vingts galères.

LE FOU.

Écoute mon récit, noncle, et tu me diras
Si ton fou ne sait point se tirer d'embarras.

(Montrant sa corde. — Sur un ton tragique :)

La victime portait sa dernière parure :
L'autel était un chêne à la riche verdure ;
Le sacrificateur, se prenant à mon cou,
S'en allait, sans remords, me lancer... Dieu sait où.
J'avise un bruit lointain... je me dresse... j'écoute...
Je m'écrie aussitôt : qu'entends-je ? plus de doute...
Ce sont les soldats Francs... ils viennent... les voilà !
Allons ! finissons-en avant qu'ils ne soient là.
Mes brigands, ayant peur qu'on ne vint les surprendre,
Secouchent contre terre afin de mieux entendre.
Oui, c'est bien, dit l'un deux, un sourd pétinement :
Ils sont deux cents au moins !.. deux mille !... À ce moment,
Mes braves compagnons, que la frayeur talonne,
Décampent à la fois... et sans pendre personne.

LEAR.

Sais-tu qui t'a sauvé ?... c'est ton maître, c'est moi.
— Je puis battre monnaie après tout : je suis roi.

(Au fou :)

Dis-moi, mon serviteur, ta bourse est-elle pleine ?

LE FOU.

Noncle, pourquoi cela ?... Ne t'en mets pas en peine.
L'or n'est qu'un vil métal.

LEAR.

Quoi ! tu n'as point d'argent ?

Ne vois-tu pas comment va le monde à présent ?
Quand la sainte justice a déserté la terre,
Le crime le plus grand n'est-ce pas la misère ?
Les vices, aujourd'hui, quand ils ne sont couverts
Que de méchants haillons, paraissent au travers ;
Mais l'habit de drap d'or, la soie et les fourrures
Du riche à tous les yeux dérobent les souillures.
La vengeance des lois ne le frappe jamais.
Donne un bouclier d'or au plus grand des forfaits,
La justice sur lui viendra briser son glaive :
Couvre-le de haillons, une paille le crève.
— Personne, je vous dis, personne ne fait mal. —
Je te fais grâce, ami ; c'est mon plaisir royal.

KENT.

Comme l'extravagance à la raison se lie ;
Et qu'on voit de bon sens au fond de sa folie !

LEAR, reprenant sa raison.

Si vous voulez pleurer mes maux, prenez mes yeux.
Quel homme fut jamais plus que moi malheureux ?
Après tout, il faut bien un peu de patience.
Nous jetons tous des cris quand nous prenons naissance ;
Et nous continuons chaque jour de souffrir,
Jusqu'à l'heure où la mort vient enfin nous guérir.

(Il s'assoupit sur un lit de repos.)

KENT.

La douleur ne peut donc abréger la vieillesse ?

L'OFFICIER.

Il n'ose, disiez-vous, aborder ma maîtresse :
Si, pendant son sommeil, je l'amenais ici,
Elle pourrait au moins l'embrasser.

KENT.

La voici !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CORDÉLIA.

LE FOU, à CORDÉLIA.

C'est vous que je revois, ô ma bonne maîtresse !...
Depuis votre départ tout n'est plus que tristesse.
Vous voilà !.. le soleil joyeux et triomphant
Se relève sur nous.

CORDÉLIA.

Merci, mon pauvre enfant.

Je sais que tu n'as point abandonné ton maître.

(A Kent.)

Et vous, mon noble comte ; oh ! comment reconnaître
Tant de soins généreux et tant de dévouement ?

KENT.

J'en suis trop bien payé par ce remerciement.

CORDÉLIA.

Mais prenez des habits qui soient plus convenable
Ceux-ci rappellent trop des choses déplorables.
Comte, je souffre trop en vous voyant ainsi.
— Mais mon père, pourquoi n'est-il donc point ici

KENT, lui montrant le roi endormi.

Madame, regardez !

CORDÉLIA.

Mon père !... mon bon père !..

(Elle lui baise le front.)

Fais, divine santé, qu'un baume salutaire
Découle de ma lèvre, et que ce doux baiser
Puisse, ô mon tendre père, à jamais apaiser
Le désordre où mes sœurs ont jeté ta personne !..
Leur crime fut bien grand ! que le ciel leur pardonne
Tout autre même, hélas ! que tes propres enfants
N'aurait pu sans pitié voir ces beaux cheveux blâs
Et t'aurait accueilli par une nuit semblable.
Oh ! comment exposer un front si vénérable
À la fureur des vents déchainés dans les airs,
Aux éclats de la foudre, aux flammes des éclairs ?

Que benis soient les dieux qui m'ont fait cette joie
de t'avoir conservé pour que je te revoie.
— Il s'éveille, je crois.

KENT.

Madame, parlez-lui.

CORDÉLIA.

Oh bien, seigneur, comment êtes-vous aujourd'hui ?

LEAR.

Que vous êtes cruels de m'ôter à la tombe !
Toi, ton ombre est heureuse, ô charmante colombe !
Pour moi, je suis cloué sur un lit douloureux.
Comme du plomb fondu mes pleurs brûlent mes yeux.

CORDÉLIA.

Me reconnaissez-vous ?

LEAR.

Ai-je franchi la porte
du monde des esprits ?.. quand donc êtes-vous morte ?

CORDÉLIA, à KENT.

Vous le voyez, toujours dans son égarement !

KENT.

À peine il se réveille : attendons un moment.

LEAR.

Quand donc étais-je hier, et maintenant où suis-je ?
Je vois-je encor le jour ?.. n'est-ce point un prodige ?
Je suis bien abusé... que ne suis-je éclairci...
Je mourrais de douleur à voir un homme ainsi.
Je ne sais plus vraiment ce qu'il faut que je croie.
Mont-ce bien là mes mains ?.. il faut que je le voie.

(Il se les touche.)

Élas ! de mon état que ne suis-je certain !

CORDÉLIA, s'agenouillant.

Car moi, pour me bénir, étendez votre main.

(Lear se met à genoux devant elle.)

Prenez-vous, seigneur... que votre main chérie....

LEAR.

Il ne vous moquez pas de moi, je vous en prie,
Je ne suis qu'un vieillard.. quatre-vingts ans passés...
Je pour vous en parler franchement, je ne sais
J'ai bien ma raison... Parfois, quand je rassemble
Les souvenirs épars dans ma tête, il me semble
Que je vous reconnais, vous, madame, et qu'aussi
Il connu ce vieillard que vous voyez ici...
Je doute pourtant... j'ignore où je puis être...
Même, en bonne foi — vous en rirez peut-être —
Je ne me souviens pas sous quel toit j'ai dormi.

(Au fou.)

C'est c'est la vérité pourtant, mon pauvre ami.
Oh ! ne vous moquez pas de moi, car, sur mon âme !
Les dieux me sont témoins que je prends cette femme
Pour ma Cordélia.

CORDÉLIA, pleurant.

Vous ne vous trompez pas :

Oh ! c'est Cordélia qui vous tient dans ses bras.
Mon père, c'est bien moi.

LEAR, lui essuyant les yeux.

Vos larmes mouillent-elles ? —

Oh ! vraiment !.. tu serais du nombre des mortelles ?...
Oh ! mais ne pleure pas — si tu n'as préparé
Nulque poison, c'est bien, donne, je le boirai.
Je ne dois point m'aimer... Oh ! non : tu me rappelles
Et pour moi tes deux sœurs ont été bien cruelles.

Toi, tu peux me haïr ; mais elles, sur l'honneur !
N'en avaient aucun droit.

CORDÉLIA.

Aucun, aucun, seigneur.

LEAR.

N'est-ce pas le soleil de France qui m'éclaire ?

CORDÉLIA.

Vous n'êtes pas sorti de vos États, mon père.

LEAR.

N'allez pas me tromper.

KENT, à CORDÉLIA.

Nos vœux sont exaucés :
Les accès de fureur sont maintenant passés.
Ils ne reviendront plus, sans doute ; mais je pense
Qu'il nous faut ménager sa tête. Par prudence,
Emmenez-le d'ici.

CORDÉLIA, à LEAR.

Plairait-il à mon roi

De me suivre un instant ?

LEAR, prenant le bras de sa fille.

Alors soutenez-moi.

Oubliez, pardonnez ; c'est moi qui vous en prie.
Je suis vieux, et de plus ma tête est affaiblie.

(Lear, Cordélia, le fou et Kent se retirent. — Bruit de trompette.
— Arrivent, d'un autre côté, le duc d'Albanie, Edmond, suite.)

SCÈNE V.

LE DUC D'ALBANIE, EDMOND, SUITE, puis CORDÉLIA.

LE DUC, à un officier.

Allez et prévenez la reine, notre sœur,
Que le duc d'Albanie implore la faveur
D'un moment d'entretien.

(L'officier sort.)

EDMOND, ironiquement.

Quelle vertu sublime !

Envers des ennemis c'est être magnanime
Que reculer devant un triomphe certain !

LE DUC, à part.

Cet homme ose avec moi prendre un air bien hautain.
D'où peut donc lui venir une telle insolence ?..

C'est étrange !... Il le faut observer en silence.

— Voici Cordélia.

CORDÉLIA.

Vous m'avez demandé

Un moment d'entretien, il vous est accordé.

LE DUC.

Avant de commencer une guerre cruelle,
Pour nos deux nations également mortelle,
Je viens tenter, ma sœur, un accommodement.
Vous savez que toujours j'ai blâmé hautement
Les torts de Gonéville envers notre vieux père.
Si j'eusse été présent, ce roi que je vénère
Eût reçu dans ma cour le respect et l'honneur
Que nous lui devons tous.

CORDÉLIA.

Nous le savons, Seigneur.
Du crime de mes sœurs vous n'êtes pas complice,
Et tout le monde ici vous rend cette justice.

LE DUC.

Eh bien, sur le passé jetons un voile épais,
Et cimentons, ma sœur, une honorable paix.
Que le roi Lear revienne au palais d'Albanie :
Sa vieillesse y sera respectée et bénie.

CORDÉLIA, avec vivacité.

Pour s'en faire chasser une seconde fois !...
A notre confiance elles n'ont plus de droits.

(Avec émotion.)

Par cette affreuse nuit !... ses filles !... c'est horrible !...
Lui qui les aimait tant !... La paix est impossible.

LE DUC.

Mais elles sont vos sœurs.

CORDÉLIA.

Mes sœurs !... je n'en ai plus.
De l'amour et du sang les liens sont rompus.

LE DUC.

N'est-il aucun moyen d'empêcher cette guerre ?

CORDÉLIA.

Que mes sœurs, à l'instant, aux pieds du roi, mon père,
Fassent de leur couronne un entier abandon,
Et peut-être, à ce prix, j'obtiendrai leur pardon.

EDMOND, à part.

Ce serait l'acheter un peu trop cher.

LE DUC.

Je doute

Que ces conditions, ma sœur, on les écoute.

CORDÉLIA, avec douleur.

La guerre donc !

LE DUC, de même.

La guerre !... On m'y force à regret ;
Mais il y va pour nous d'un trop grave intérêt :
Les Francs sont en Bretagne ; et je dois à ma gloire
De tenter contre vous une triste victoire.

CORDÉLIA.

Alors donc que les dieux décident entre nous.

(Elle sort.)

EDMOND, à part.

Enfin !

(Oswald est entré depuis quelque temps, et fait des signes à Edmond qui ne le voit pas.)

OSWALD, bas à EDMOND.

Seigneur Edmond, une lettre pour vous.

LE DUC, à part, observant OSWALD.

Oswald !... que lui veut-il ?... Ce mystère m'étonne.
Je saurai tout.

(A Edmond.)

Allez, Edmond, et que l'on donne
Le signal du combat.

OSWALD, qui voit que le duc l'a remarqué, à part.

Grands dieux ! je suis perdu !

EDMOND, à part, avec étonnement.
Pourquoi cet ordre ?

LE DUC, avec hauteur.

Eh bien ! vous m'avez entendu ?

(Edmond sort en faisant un geste de menace : Oswald veut le suivre, le duc l'arrête.)

Restez.

OSWALD, à part.

Ciel !

LE DUC.

Vous aviez un message à remettre
A l'officier qui sort ?

OSWALD, tremblant.

Moi, seigneur ?

LE DUC.

Une lettre ?...

Donnez... Vous refusez ?...

OSWALD.

Je vous jure, seigneur....

LE DUC, à ses soldats.

Qu'on s'empare de lui.

OSWALD, à part.

C'est fait de moi... malheur !...

LE DUC.

Qu'on le fouille à l'instant.

(On saisit Oswald et on trouve sur lui une lettre que l'on donne au duc.)

La voici !... Misérable !...

OSWALD.

Grâce, grâce, seigneur, je ne suis pas coupable.

LE DUC, ouvrant la lettre.

Elle est bien de sa main... Mes soupçons, mes soupçons !...

(Lisant.)

« Mon Edmond bien aimé. » — Plus de doute : lisons. —

« Au milieu du combat » — Horreur ! — Tu peux sans peine

« Détruire pour jamais l'obstacle qui nous gêne.

« En échange, je t'offre et ma couronne et moi.

« Adieu, mon noble Edmond, mon seul époux, mon roi. »

— Oh ! je me vengerai d'elle et de son complice ! —

(Montrant Edmond.)

Soldats, qu'on le conduise à l'instant au supplice.

(Il sort ; le fou paraît.)

SCÈNE VI.

LE FOU, OSWALD, SOLDATS.

LE FOU, présentant sa corde à Oswald.

Ce que l'on a prêté toujours nous est rendu :
Tel qui pend le matin le soir sera pendu.

OSWALD, se débattant.

Je ne veux pas mourir.

LE FOU.

Pourquoi !... quelle folie !...

Après tout, mon ami, qu'est-ce donc que la vie ?

Raisonnons tous les deux philosophiquement :

A l'heure de la mort on voit tout sainement.

La vie est un tripot, un cabaret infâme,

Où tout est frelaté, le vin comme la femme.

La prison tous les jours d'honnêtes gens s'emplit,

Quand le fripon s'endort doucement dans son lit.

La médiocrité s'engraisse et fait ripaille

Quand le génie obscur meurt de faim sur la paille.

Rien n'est mis à sa place, et tout va de travers ;

Et, vraiment, c'est à prendre en dégoût l'univers...

Ton allégresse aussi doit être bien profonde

De te voir retirer de cette fange immonde...

Si l'or un peu terni qu'à la cour tu gagnais
Te donne des remords, ne crains rien... meurs en paix.
Le porc même aux dieux plaît quand on le sacrifie :
Aussi bien que le feu la corde purifie.
Pour l'homme le plus vil et le plus criminel,
La corde est un moyen de s'approcher du ciel.
OSWALD, que les soldats entraînent.
Non, je ne le veux pas.

LE FOU.

Console-toi, mon frère,
Car la terre aux pendus sera toujours légère.
(Bruit de trompettes.—Tumulte.)
Quel horrible vacarme!

VOIX en dehors.

Aux armes! hâtez-vous!
Voici les ennemis qui se jettent sur nous.

SCÈNE VII.

CORDELIA, LE FOU, LEAR, OFFICIERS, SOLDATS.

CORDELIA.

Oui, ce jour, mes amis, nous couvrira de gloire:

Qui combat pour son père est sûr de la victoire.
Le succès bénira nos desseins généreux;
Car nous avons pour nous la nature et les dieux.
Marchons!

LEAR.

Que disent-ils?... Je commence à comprendre...

(A Cordelia.)

De ton cœur maintenant rien ne peut me surprendre,
Ma fille; c'est ainsi que tu veux te venger
D'un ingrat qui jadis ne sut que t'outrager.
Si tu tombais aux mains de ces deux misérables,
Leurs vengeances alors seraient épouvantables!...
Mais ne crains rien, ma fille: oh! je te défendrai.
Pour te sauver je sens que je rajourirai.

Une épée... à l'instant!... qu'on me donne une épée?

(On lui en donne une.)

J'ai repris tout à coup ma vigueur échappée:
En avant!... en avant! suivez-moi, mes amis!

vous, l'épée à la main.

Victoire au vieux roi Lear! mort à ses ennemis!

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le camp des Bretons.

SCÈNE I^{re}.

EDMOND, seul.

Fortune, qui te plais à tromper l'espérance,
As-tu donc pour moi seul perdu ton inconstance?
Jamais aucun mortel, il le faut avouer,
De ta protection n'eut tant à se louer.
Qu'un jour encor ta main me soutienne et m'élève,
Et je vois s'accomplir un magnifique rêve!
— Tout m'arrive à souhait: la victoire est à nous;
Les bataillons des Francs sont tombés sous nos coups.
Leurs débris ont cherché le salut dans la fuite
Avec Lear et sa fille... On est à leur poursuite:
Ils seront aisément par nos soldats atteints;
Bientôt je les aurai tous deux entre mes mains.
Leur destin me regarde, et la chose est réglée.
Le duc d'York est mort au sein de la mêlée:
Régane est enfin libre et va me faire roi.
— Une chose pourtant me cause de l'effroi:
Que dira Gonérille en voyant que j'épouse
Une sœur qu'elle hait et dont elle est jalouse?
Malheur! malheur à moi! Si je la pousse à bout,
Sa fureur pour me perdre est capable de tout...
Me voilà maintenant pris entre deux intrigues.
Au cours de ma fortune il faut mettre des digues...
En nous y prenant bien, peut-être un jour viendra
Où d'une sœur rivale on se délivrera...
Entre ces deux écueils sachons guider la barque...
On vient.

SCÈNE II.

EDMOND, RÉGANE.

RÉGANE.

De vous enfin je vais faire un monarque,
Mon cher Edmond... Je puis disposer de ma main,
Et je veux au plus tôt conclure notre hymen.
Tu me l'as dit, Edmond, que je l'entende encore:
Tu n'aimes pas ma sœur?... je sais qu'elle t'adore,
Et je conçois l'amour qu'elle veut t'inspirer,
Car qui peut te connaître et ne pas t'adorer?
— Edmond, ne soyez point familier avec elle.

EDMOND.

Celui que vous aimez peut-il être infidèle?

RÉGANE.

Voici ma sœur. Adieu, mon Edmond, mon époux.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

GONÉRILLE, EDMOND.

GONÉRILLE, à part, en regardant sortir RÉGANE.

Tu crois qu'il t'appartient; mais tu comptes sans nous.

(A Edmond.)

Permettez, Gloucester, que je vous félicite
De vos nobles efforts et de leur réussite.
Combien je vous sais gré de tant de dévouement !
Que j'ai tremblé pour vous dans ce fatal moment,
Où vous braviez les traits de l'armée ennemie !
Grâce à vous, la couronne est sur nous affermie.
Mais de tous mes désirs le plus grand, mon Edmond,
Est de pouvoir un jour la mettre sur ton front.

EDMOND.

C'est toi que j'aime en toi, mais non pas ta puissance.

GONÉRIILLE.

De mon époux à toi, dieux ! quelle différence !...
Edmond seul de mon cœur a la possession ;
Je n'ai plus pour le duc que de l'aversion.

EDMOND.

Ai-je pu mériter que ta main généreuse
M'élevât jusqu'à toi ?

GONÉRIILLE.

Que ma sœur est heureuse !...
— En un jour de bataille, au fort de l'action,
On pouvait aisément trouver l'occasion...
Et ma lettre aurait dû...

EDMOND.

Vous parlez d'une lettre ?...

GONÉRIILLE.

Que par mon intendant je vous ai fait remettre.

EDMOND.

Mais je n'ai rien reçu.

GONÉRIILLE.

Cela ne se peut pas.

Oswald en toute hâte a couru sur vos pas.

EDMOND.

Il ne m'a rien remis.

GONÉRIILLE.

Rien remis !... l'infidèle !...

Mais nous serions perdus tous les deux.

(Elle sort précipitamment.)

EDMOND.

Que dit-elle ?

SCÈNE IV.

EDMOND, LEAR, CORDÉLIA, LE FOU, OFFICIERS,
SOLDATS.

EDMOND.

Que vient-on m'annoncer ?

UN OFFICIER.

Voici les fugitifs.

EDMOND.

Lear et Cordélia ! qu'on les tienne captifs.

LE FOU.

Allons, décidément le destin n'est qu'un traître.

(Montrant Edmond.)

Cet insolent bâtard prend-il des airs de maître !

CORDÉLIA.

Bien d'autres, au milieu des projets les meilleurs,
Sont tombés comme nous dans les derniers malheurs.
O mon père ! vous seul faites couler mes larmes.
Si vous étiez sauvé, je trouverais des charmes
À supporter pour vous ces injustes rigueurs.
— Mais ne verrons-nous point vos filles et mes sœurs ?

LEAR.

Non ; mais ne pleure pas, enfant, tu me désoles.
Viens à la prison, viens. Par de douces paroles
Nous charmerons l'ennui de la captivité,
Et nous retrouverons toute notre gaieté.
Que nous manquera-t-il ? Tu me restes, ma fille,
Et maintenant toi seule es toute ma famille,
Quand tu demanderas ma bénédiction,
Moi, tombant à genoux, je te dirai : Pardon !
Ainsi nous passerons et nos jours et nos veilles,
En priant, en contant des histoires bien vieilles.
Et tout sera pour nous des sujets de plaisir ;
Jusqu'à ce papillon, impossible à saisir,
Qui déploie au soleil ses gracieuses ailes.
Avec les prisonniers nous parlerons nouvelles :
Nous nous informerons quel est l'homme puissant ;
Quel est celui qui monte et celui qui descend.
Nous comprendrons alors les mystères des choses,
Et nous nous chargerons d'en expliquer les causes,
Comme si nous étions dans le secret des dieux.
Délivrés désormais de soins ambitieux,
Nous verrons de nos murs les grandeurs de ce monde
Passer et se pousser comme le flot qui gronde.

LE FOU.

Dieux ! serons-nous heureux tous les trois en prison !
Nous ne craignons jamais la mauvaise saison.
Le vivre et le couvert, que faut-il davantage ?
Nous attendrons en paix le terme du voyage.

LEAR.

Tu dis vrai, mon enfant.

(A Cordélia.)

Je ne pense qu'à moi,

Quand je me réjouis de vivre auprès de toi.
Devrais-tu donc aussi partager mon supplice ?
Va, ma Cordélia, sur un tel sacrifice
Les dieux prennent plaisir à jeter de l'encens.
Ils récompenseront tes soins compatissants.
Reste avec moi : s'il est un homme assez barbare
Pour donner quelque jour l'ordre qu'on nous sépare,
Avant tout il faudra tous trois nous massacrer.
Prends courage, ma fille ; il ne faut point pleurer.
Bientôt, tu le verras, la colère céleste
Les fera tous périr par la faim ou la peste.

(Sur un signe d'Edmond, on emmène Lear, Cordélia et le fou.)

SCÈNE V.

EDMOND, UN OFFICIER.

EDMOND.

Capitaine, deux mots : puis-je compter sur vous ?

L'OFFICIER.

Autant que sur vous-même.

EDMOND.

Alors, entendons-nous.

RÉGANE.

La douleur me déchire!...

Je souffre!...

LE DUC.

Qu'on l'éloigne.

GONÉRILLE, à part.

Enfin donc elle expire!

(On emmène Régane.)

♦♦♦

SCÈNE VII.

EDMOND, LE DUC, GONÉRILLE.

LE DUC.

Bâtard de Gloucester, c'est trop d'honneur pour toi De croiser ton épée avec celle d'un roi... (Ils se battent.)

GONÉRILLE.

Edmond, ne te bats pas!... Du secours! (Edmond tombe.)

LE DUC, à GONÉRILLE en lui montrant une lettre.

Cette lettre Suffira pour fermer votre bouche peut-être. Connais-tu cet écrit?... Si tu savais rougir, De honte, en le voyant, va, tu devrais mourir.

GONÉRILLE.

Et quand cela serait?... Songez que la couronne Est à moi, non à vous... Je n'accorde à personne, Entendez-vous, seigneur, le droit de m'accuser.

LE DUC.

Monstre, ne prétends pas encor m'en imposer. Connais-tu cet écrit?... Confesse au moins ton crime Et dis que ma vengeance était trop légitime.

GONÉRILLE, sortant d'un air égaré.

Ne me demande pas ce que tu dois savoir.

(A part.)

Ne prenons plus conseil que de mon désespoir.

♦♦♦

SCÈNE VIII.

EDMOND, LE DUC, puis UN OFFICIER.

EDMOND.

Ce que vous m'imputez je l'ai fait, je l'avoue. — Oh! comme la fortune impudemment se joue Des hommes insensés qui croient à ses faveurs! J'allais toucher le faite, et voilà que je meurs.

UN OFFICIER, accourant.

Au secours! au secours! seigneur.

LE DUC.

Queveux-tu dire?

L'OFFICIER.

Le poignard est resté dans son sein... elle expire... O malheur!

LE DUC.

Mais qui donc?

L'OFFICIER.

Votre épouse, seigneur, Votre épouse elle-même; et Régane, sa sœur, Vient aussi d'expirer par elle empoisonnée. Elle en a fait l'aveu.

EDMOND.

Bizarre destinée! J'ai promis d'épouser les deux sœurs à la fois; Nous voici maintenant mariés tous les trois.

♦♦♦

SCÈNE IX.

LES MÊMES, KENT.

KENT, au duc.

Je viens vous supplier, seigneur, de me permettre De suivre en sa prison le pauvre roi, mon maître. La mort seule de lui devra me séparer.

(Apercevant Edmond.)

Que vois-je! Gloucester sanglant, près d'expirer!

LE DUC.

J'oubliais une chose et la plus importante! Où sont nos prisonniers, Edmond.

EDMOND.

L'heure est pressante... Dans le château voisin envoyez promptement. Hâtez-vous, hâtez-vous... peut-être en ce moment Lear et Cordélia vont-ils perdre la vie.

LE DUC, aux soldats.

Oh! courez au plus tôt; courez, je vous en prie.

KENT.

Mais à qui s'adresser? et qui donc, malheureux, As-tu chargé du soin de ces meurtriers affreux? Révoque donc ton ordre...

EDMOND.

En mourant plus de haine... Remettez mon épée aux mains du capitaine. D'après un ordre écrit il doit par trahison Etrangler tout d'abord la reine en sa prison.

KENT, sortant.

O ciel! ne permets pas que ce crime s'achève! (Sur un signe du duc on emporte Edmond.)

LE DUC.

Lear et Cordélia!... C'est un horrible rêve... Au moment où j'allais les rassurer tous deux... (Allant au fond.)

Mais non... ils sont sauvés!... soyez bénis, grands dieux.

♦♦♦

SCÈNE X.

LE DUC, KENT, LE FOU et LEAR, soutenant CORDELIA.

LEAR.

Hélas! ma fille, hélas! à peine elle respire. (Il la place sur un lit de repos.)

Elle entr'ouvre les yeux... elle va me sourire...
Ma fille... mon enfant !... elle parle, je croi...

CORDÉLIA, comme sortant d'un rêve.

Où suis-je ici?... Mon père!

LEAR, pleurant.

Oui, ma fille, c'est moi.

CORDÉLIA.

Pourquoi donc pleurez-vous?

LEAR.

C'est la joie et l'ivresse!

Vivante, sur mon cœur c'est elle que je presse!

— Va, ton bourreau connaît la force de mon bras.

LE FOU.

Nous l'avons étranglé tous les deux.

LEAR, avec fierté.

N'est-ce pas?...

CORDÉLIA.

C'est un rêve!

LEAR, à KENT.

Mais lui, je crois le reconnaître...

C'est toi, comte de Kent?... ta main.

KENT.

Oui, mon cher maître,
C'est Kent qui, vous voyant abandonné de tout,
Sous le nom de Caius vous a suivi partout.

LEAR.

Noble ami.

CORDÉLIA.

J'oubliais... O chances de la guerre!...

LEAR, à CORDÉLIA.

Nous sommes prisonniers.

LE DUC.

Non, vous êtes mon père.

(Se mettant à genoux devant le roi.)

Reprenez la couronne, oubliez des ingrats,
Et réglez de longs jours au sein de vos États.

LEAR.

Merci, mon fils.

(Montrant Cordélia.)

Voilà ma plus belle couronne!
Je garde celle-là... l'autre, je vous la donne.

FIN.